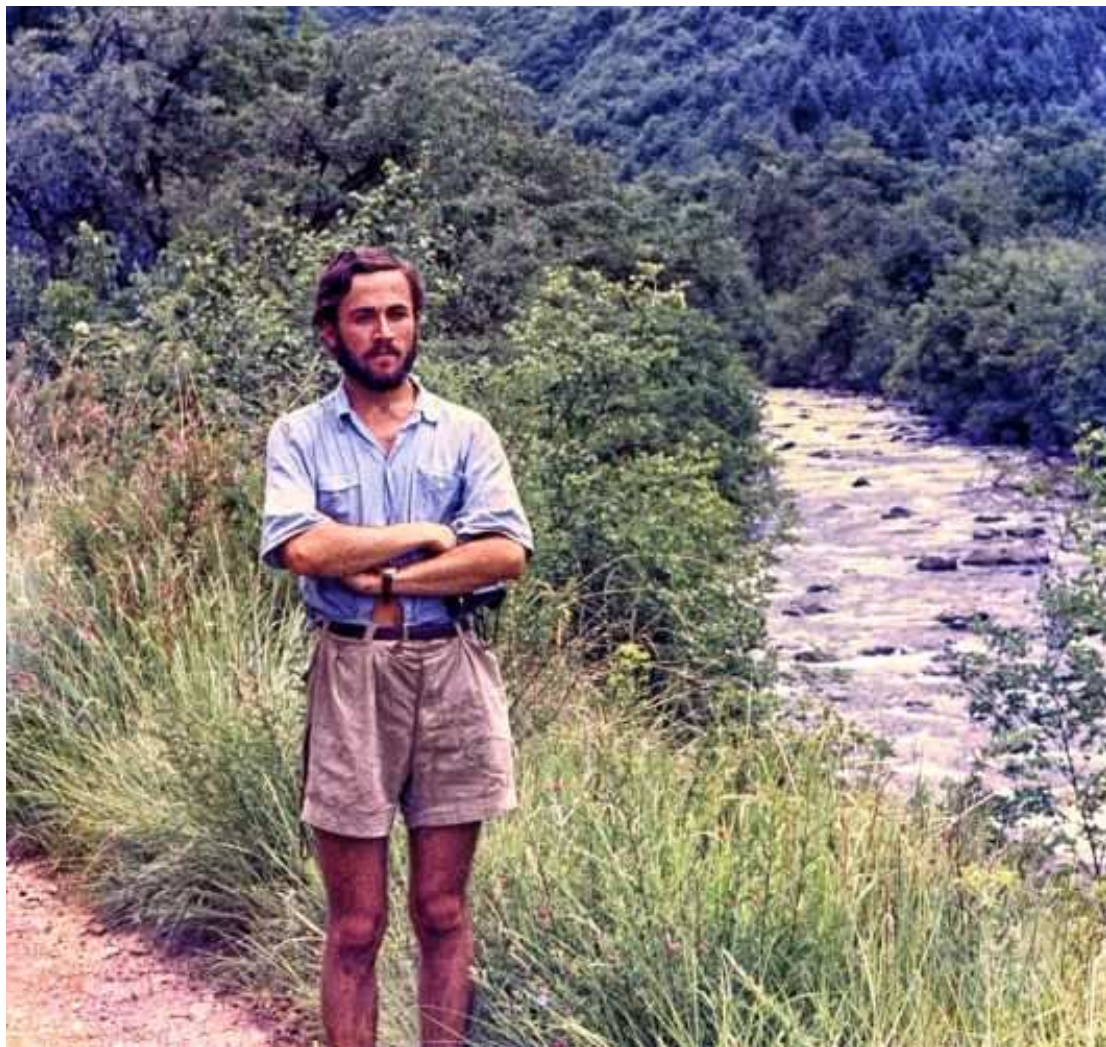


# Un aller simple

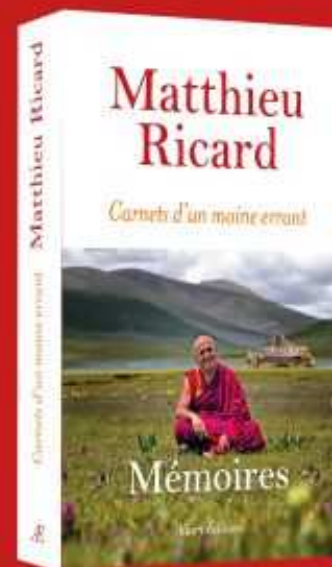
Par Matthieu Ricard le 26 novembre 2021



“

À 21 ans, il me manquait un modèle de vie cohérent et une orientation claire pour donner un sens à ma vie.

*Matthieu Ricard, Carnets d'un moine errant - Mémoires*



*Ce texte est extrait de Carnets d'un moine errant (Allary Éditions), le nouvel ouvrage de Matthieu Ricard.*

En 1972, après sept allers-retours, la situation était devenue limpide : lors de notre première rencontre en 1967, Kangyour Rinpoché m'avait conseillé de terminer ce que j'avais entrepris avant de venir vivre auprès de lui. Cinq ans plus tard, c'était chose faite. Lors d'un week-end chez mon père, dans sa maison de campagne au sud de Paris, en nous promenant en forêt, je lui fis part de mon souhait de partir vivre à Darjeeling après ma soutenance de thèse. Il resta un moment silencieux, visiblement ému et déconcerté, mais essaya de n'en rien laisser paraître. Il me demanda comment je pensais me débrouiller pour vivre. Je n'avais guère d'inquiétude à ce sujet, les choses se feraient d'elles-mêmes, lui répondis-je. De nouveau, il resta silencieux. Je lui suis infiniment reconnaissant de la compréhension et du calme dont il fit preuve ; j'aurais eu beaucoup de peine à le contrarier ouvertement. J'avais fait de mon mieux pour honorer les efforts déployés par mes parents afin de m'offrir une éducation solide et une bonne situation, ainsi que le temps et les moyens investis par mon patron, François Jacob, pour me guider tout au long de ma thèse. J'étais heureux d'avoir passé ces années formatrices à Pasteur. « Tout philosophe rêve d'avoir un fils scientifique », disait mon père tandis que ma mère aimait à raconter que « j'étais promis à une brillante carrière ». J'avais terminé ma thèse d'État, publié quatre ou cinq articles dans des revues scientifiques, je n'ai sincèrement aucune idée du tour qu'aurait pu prendre ma vie si j'avais poursuivi ma carrière de chercheur.

Plus tard, lorsque nous écrivîmes ensemble *Le Moine et le Philosophe*, mon père confia à un journaliste : « Matthieu avait vingt-six ans. C'était un adulte, libre de choisir l'orientation de sa vie. » En réalité, il fut plus affecté qu'il ne le laissa paraître. En 2006, au cours des longues heures que je passai à l'hôpital au chevet de mon père mourant en compagnie de son grand ami Olivier Todd, ce dernier me confia qu'il lui avait rendu visite le lendemain de mon annonce, et qu'il avait pleuré comme un enfant.

Pour François Jacob ce ne fut qu'une demi-surprise. Quelle qu'ait été son opinion à ce sujet, il fit preuve d'une grande ouverture d'esprit, sans se priver d'un mot d'esprit. Le jour de ma soutenance de thèse intitulée « Contribution à l'étude de la division cellulaire chez E. Coli K12 », le président du jury, Jean-Marie Dubert, de la faculté des sciences de Jussieu<sup>6</sup> – François Jacob ne pouvait qu'être membre de ce jury car il relevait du CNRS et non de la Faculté – conclut son intervention par ces mots : « Ayant eu vent de votre intérêt pour la spiritualité orientale, j'ai été surpris de constater la qualité de votre travail de recherche. » Lorsque vint son tour, François Jacob ajouta en riant : « Eh bien moi, c'est le contraire, constatant au jour le jour la qualité de son travail, c'est son intérêt persistant pour l'Orient qui m'a surpris ! » L'atmosphère était joviale.

Tout le jury savait que j'allais partir vers l'Est au lieu d'aller poursuivre une recherche postdoctorale aux États-Unis, comme l'avait initialement envisagé François Jacob. J'étais heureux d'avoir passé ces années formatrices à Pasteur et parlais en bons termes avec l'équipe – même si certains s'étonnaient de ma décision ou restaient dubitatifs. Mais j'avais terminé mon travail et mon choix était arrêté : j'allais faire mon « post-doc » dans l'Himalaya.

Mon père et quelques amis proches assistèrent à ma soutenance de thèse. Lors du petit pot qui suivit, je confiai à Arnaud Desjardins : « Maintenant, le vrai travail de recherche commence. »

Rétrospectivement, je pense que ce fut une bonne chose d'avoir laissé les choses mûrir pour que le « grand départ » ne soit pas un saut dans le vide, mais l'aboutissement naturel d'un processus, le franchissement d'un col qui débouche sur une vallée fertile. Parvenu à ce point, attendre plus longtemps m'aurait donné le sentiment d'être pris au piège dans un monde qui ne correspondait plus à mes aspirations. Je n'étudierais plus la division cellulaire des bactéries, mais les mécanismes du bonheur et de la souffrance, de l'ignorance et de la connaissance. Je ne conçus jamais le moindre doute sur la pertinence de mon choix.

Plus tard, on me demanda s'il n'avait pas été difficile d'opérer un changement aussi brutal. Mais il n'avait de brutal que les apparences. Tentez de cueillir un fruit vert, il vous faudra tirer fort au risque de casser la branche. Quand le fruit est mûr, il suffit de de le tourner délicatement pour qu'il vous tombe dans la main.

En décembre 1972, le temps était venu de réaliser mon souhait le plus cher : vivre auprès de Kangyour Rinpoché. Je partis avec un sac à dos, un pull-over rouge tricoté par ma grand-mère et un pull bleu de la coopérative maritime du Croisic, trois chemises, deux pantalons de velours brun, un sac de couchage qui allait m'accompagner pendant vingt ans, mon appareil photo, trois objectifs, et le *Dict de Padma*, la vie de Padmasambhava, très grand saint vénéré comme un « second Bouddha », que mon père avait offert à ma mère le jour de ma naissance et dont je lisais quelques pages chaque jour. Je n'avais besoin de rien d'autre. Cette frugalité extérieure contrastait singulièrement avec la manne d'abondance que j'allais recevoir intérieurement.

Après sept allers-retours, le billet que j'achetai pour l'Inde fut, enfin, un aller simple.

---